



Rebut

Même teintés en jaune ou en vert, les sacs de nos poubelles de rue parisiennes ne cachent, probablement à dessein, rien de leur contenu. Par application de la loi de gravitation universelle (qu'on peut appeler dans ce cas prosaïquement pesanteur), celui-ci se dépose au fur et à mesure, réalisant ainsi bien qu'involontairement de joyeux assemblages et mélanges composites d'objets et produits de consommation de toute nature, des strates de sédiments aux formes variées et aux couleurs vives.

La membrane pâle, diaphane, presque transparente mais lucide, retient tant bien que mal ce tout hétéroclite et lourd, résistante comme une bouteille mais en plus élastique. Elle cède parfois pourtant, libérant quelques immondices qu'on évite soigneusement de piétiner au prix d'un léger détour.

Et que dire des gravats déposés sans vergogne au pied des immeubles, de préférence loin des containers prévus et des lieux autorisés, sordides traces d'intérieurs misérables, d'existences probablement peu reluisantes, mais qui sait ?

Que dire enfin des poubelles d'immeubles chargées jusqu'à la gueule, débordantes de partout, alignées sur le trottoir, encombrant le passage, vertes comme l'espoir, jaunes comme la vérité, blanches comme les bouteilles, taguées ou brûlées, déglinguées de partout, abandonnées vides et couchant dehors comme des sdf ?

Par habitude et lassitude, qui émoussent tout sentiment d'indignation et de juste colère, la plupart des passants ne les remarquent même plus (voire même feignent de les ignorer sciemment au moment de se débarrasser eux-mêmes de quelque emballage encombrant...), et rien ou presque ne transparaît plus du profond dégoût qu'inspirent généralement restes, détritiques, déjections et autres avatars de la société moderne qui prend, utilise puis rejette et abandonne, ou détruit.

Chez soi, on veut aussi changer de temps en temps de décor à défaut de pouvoir s'évader ; on se lasse de tout, même de l'amour qui ne dure que trois ans en moyenne.

Aujourd'hui, on ne montre plus la mort inconvenante, et on n'étale pas non plus quand on le peut la dégradation, le flétrissement, la moisissure, le vieillissement, la déchéance, toutes réalités pas toujours très tendance de nos jours (la faute à la société de consommation qui réclame des clients, jamais rassasiés mais jeunes, beaux et riches surtout...), mais bizarrement on la met ici en scène dans une représentation quotidienne qui se joue à guichet ouvert, à l'air libre, en plein jour, une sorte d'intimité indécente, honteuse : tout devient pourriture semble t'on dire.

Memento mori. Méditez, braves gens, ne soyez pas dupes.

Les camions-poubelles sont un peu devenus nos petits corbillards d'antan, ils passent maintenant à toute heure de la journée, en faisant exprès beaucoup de bruit et en bloquant sans se gêner les voitures (ce qui rend furieux et hystériques les automobilistes irascibles ou énervés par leur journée de travail, et qui se vengent du coup sur leur klaxon impuissant), pour bien nous rappeler que nous sommes mortels, alors qu'avant ils circulaient la nuit ou se pointaient au petit matin, quand on pensait encore que l'aube faisait s'évanouir les spectres de la nuit et qu'on pouvait repartir dans la vie du bon pied, pleins d'espoir parce qu'on avait souvent une deuxième chance, une occasion de rebondir, un foyer, un boulot, une famille, un gouvernement... Tout fout l'camp, non ?

PS1 : Encore une chose incompréhensible, à quoi riment ces nouvelles poubelles design et grises, métallisées, qui enferment dans une cage des sacs sans couleur, emprisonnant nos déchets coupables.

Il est là le message : Vous devriez avoir honte et craindre la loi ("Dura lex, sed Lex"), le châtement impitoyable qui vous attend et qui arrive. Le jour du jugement dernier c'est pour demain, comme la fin du monde. Tremblez braves gens ?... Faites dans votre froc mais chez vous, pas dehors comme les chiens après le film du soir, pipi la crotte et hop, on rentre se mettre au lit, blotti en chien de fusil contre l'autre qui dort déjà et ronfle légèrement, crevé.

PS2 : Moi, je les aime bien les poubelles, de toutes races, formes et couleurs, j'aime tomber sur des scènes pittoresques quand je me promène dans Paris, et je les regarde plutôt comme des objets d'art, je pense à Marcel Duchamp, à Andy Warhol, à ceux qui dénoncent la société mais aussi en profitent, aux artistes qui décorent les murs et les rues, aux concierges ou gardiens d'immeubles, à ceux qui viennent en scooter sur les trottoirs pour les sortir et les rentrer, alors je me bouche le nez quand l'odeur est trop forte, on n'est plus habitués aux parfums capiteux, je ferme un œil ou j'en jette un à l'intérieur, je les trouve esthétiques, j'ai de l'imagination à revendre, je sublime, j'occulte peut-être un peu les choses que je ne veux pas voir.

J'allais dire que je me régale et que, s'il n'y a pas de sots métiers, il n'y a pas non plus de sujets interdits en photographie.

PS3 : On ne dit plus éboueurs je crois, aujourd'hui (on a dû trouver un terme plus noble, et on n'utilise plus ce qui pourrait paraître péjoratif et dégradant, eu égard au passé), sauf peut-être au moment des étrennes.

On ne dit plus non plus noir des bennes...

A ce propos, il paraît qu'on n'a plus le droit aujourd'hui de choquer, de se laisser aller à faire des blagues qu'on peut taxer de racistes, même sans aucune intention de blesser, en pensant que c'est juste un trait d'humour et évidemment du second degré. Tout doit être neutre, lisse, sérieux, tiède et fade mais sans reproche, sans odeur ni saveur, de peur que. Mais de peur que quoi, au juste ? Qu'y a-t-il tant à craindre de nos jours qui nécessite cette prudence de sioux (désolé pour mes amis sioux mais ce n'est qu'une expression, je

n'ai rien contre vous. Je ne devrais peut-être pas ?...).

Mais c'est vrai que ça n'est pas drôle pour tout le monde et que, étant tous des individus respectables, uniques, libres et égaux, rois ou dieux sans royaume, sans devoirs mais pas sans droits, on n'a pas le droit de se moquer, de personne, on est tous protégés contre toute atteinte en faisant appel à la loi qui défend celui qui est en position de victime et réclame réparation pour son honneur bafoué, au nom d'un passé qui a laissé des traces. L'humour est malheureusement souvent vache, parfois facile, petites ou grosses ficelles, lieux communs, il force le trait et c'est l'exagération qui provoque le rire ou le sourire, quand c'est bien fait du moins et c'est dur de faire la différence entre le bon esprit et le moins bon, c'est le public qui juge...

Faut-il alors s'en dispenser pour éviter toute polémique ?

On pourrait dire que se brider ou se censurer tue la création qui ne peut s'exprimer si on met le frein à main, que la spontanéité seule, et non le calcul, permet le déclic.

Par ailleurs, on ne se préserve pas du loup en se cachant la tête dans le sable, et il est dangereux de penser que ce qui n'est pas nommé du coup n'existe pas.

Mais il serait tellement plus simple de se parler et de s'expliquer, pour se comprendre, de défendre les idées de liberté et de combattre les autres et non les personnes, les théories qui sont dangereuses, les faux-semblants, les appels à la haine, les peurs et les jalousies, les héritages malsains, inconscients, les querelles ancestrales entretenues, mais c'est peut-être ce qu'on n'arrive plus à faire, on se sent démuni, parfois dépassé, on n'a plus à disposition les mots, ces mots qui sonnent creux et ont perdu de leur pouvoir, de leur crédibilité, tant usés et galvaudés, discours mensongers, on n'a pas non plus le temps de développer des arguments et de convaincre, ni la perspective ni la distance qui peuvent permettre de relativiser, de faire la part des choses, la violence alors s'en nourrit, l'escalade infernale est en marche, c'est parti ou reparti !

On disait dans les temps anciens : "Œil pour œil, dent pour dent", on croyait cette époque révolue grâce aux progrès d'une société qui juge avec du recul au nom de principes moraux difficilement établis et partagés par le plus grand nombre, mais il semblerait que la formule revienne aujourd'hui d'actualité, plus forte que jamais hélas !

Peut-on dire qu'on progresse ?